



Archives de sciences sociales des religions

120 | octobre - décembre 2002
Varia

Nathalie Kouamé, *Pèlerinage et société dans le Japon des Tokugawa. Le pèlerinage de Shikoku entre 1598 et 1868*

Paris, École française d'Extrême-Orient, 2001, 315 p. (bibliogr., index, tabl., glossaire, graphiques, cartes) (coll. « Monographies », n. 188)

Jean-Pierre Berthon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/613>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2002
Pagination : 63-126
ISBN : 2-222-96725-2
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jean-Pierre Berthon, « Nathalie Kouamé, *Pèlerinage et société dans le Japon des Tokugawa. Le pèlerinage de Shikoku entre 1598 et 1868* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 120 | octobre - décembre 2002, document 120.23, mis en ligne le 24 octobre 2005, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/613>

C'est contre cette distinction, qu'ils jugent fallacieuse, que les auteurs ont entrepris d'écrire cet ouvrage. Historien et théologien, enseignant l'un à l'Université catholique de Louvain, l'autre à la Faculté Notre-Dame de la Paix à Namur, ils s'inscrivent dans la perspective tracée par Jules Isaac de l'analyse de l'« antisémitisme chrétien » et qu'ils proposent d'appeler un « antisémitisme ethnique », les arguments proprement « religieux » étant interprétés comme des conséquences des caractéristiques prêtées aux juifs en tant que peuple. Pour le montrer, au cœur même de leur ouvrage, ils étudient un corpus de 84 récits de pèlerinage français et belges, s'étendant chronologiquement sur près d'un siècle, de 1850 à 1940 – dont ils analysent, qualitativement et quantitativement, ce qui est dit des juifs à deux moments particuliers : lorsque les pèlerins, après avoir suivi, le vendredi après-midi, le Chemin de Croix à travers les rues de Jérusalem, se rendent devant le « mur des pleurs » ; et lorsqu'ils visitent les quartiers juifs de Jérusalem et de Tibériade. Le propos général des auteurs de ces récits est, certes, religieux, puisqu'il s'agit de susciter, auprès d'un public convaincu et, par définition, réceptif, une réflexion spirituelle à propos de lieux chargés d'un symbolisme très puissant ; en même temps, il s'agit de les conforter dans leurs certitudes et leur identité de chrétiens – et donc de leur prouver, sur le terrain, la vérité du christianisme. D'où le rôle, dans ce type de récits, des descriptions de la « déchéance » des juifs comme preuve de l'accomplissement des Écritures. Mais ce faisant, ces auteurs glissent insensiblement dans l'antisémitisme en reprenant à leur compte les stéréotypes les plus odieux.

Pour comprendre ce type de discours et en expliquer les composantes, G.J. et P.S. ont encadré cette analyse des récits de pèlerinage par deux développements de nature différente. Dans une première partie : « l'enracinement historique », ils retracent l'histoire de l'antisémitisme français (et belge, dans ce que ce dernier a de spécifique) depuis les origines jusqu'à l'entre-deux-guerres, en insistant sur le processus d'ethnicisation des différences. S'il y a bien « exclusions mutuelles du christianisme et du judaïsme », il y a, dès l'origine, élaboration de « deux mondes symétriques et antithétiques » certes définis par des caractéristiques religieuses, mais institués aussi par des catégories sociales et donc ethniques. C'est cet antisémitisme ethnique, dont l'Église est le principal inventeur, qui évoluera en antisémitisme racial lorsque les instruments conceptuels viendront donner un fondement pseudo-scientifique aux différences constatées. Dans une troisième

partie : « Responsabilité et souvenir », ils proposent alors une analyse, à travers les textes, de la difficile réflexion de l'Église catholique, à la suite de la Shoah, sur sa propre responsabilité dans l'antisémitisme, insistant à la fois sur les avancées réelles mais aussi sur les insuffisances de cette réflexion – les A.A. reprennent ici la critique de la distinction entre antijudaïsme et antisémitisme qu'ils trouvent dans les textes du Magistère mais qu'ils interprètent comme un procédé facile pour occulter le fond du problème.

En conclusion, les A.A. se disent persuadés que c'est par un éclairage sur la longue durée, par l'analyse des enchaînements historiques et par la prise en compte des déformations de la pensée, que les voies d'un redressement des relations entre juifs et chrétiens peuvent être dessinées ; et c'est ce qu'ils s'efforcent de proposer ici, à partir d'un corpus original et en accompagnant leur analyse de rapprochements pertinents.

Yves Chevalier.

120.23

KOUAMÉ (Nathalie).

Pèlerinage et société dans le Japon des Tokugawa. Le pèlerinage de Shikoku entre 1598 et 1868. Paris, École française d'Extrême-Orient, 2001, 315 p. (bibliogr., index, tabl., glossaire, graphiques, cartes) (coll. « Monographies », n° 188).

Rares sont les ouvrages ou articles en langue française consacrés aux pèlerinages japonais et tout spécialement à l'un des plus célèbres d'entre eux (avec celui d'Ise), le pèlerinage de Shikoku. Notons, toutefois, la présentation pionnière de Sakai Usaku « Les pèlerinages au Japon » in : *Les pèlerinages*, Paris, Éditions du Seuil, 1960 (coll. « Sources orientales », mais qui ne brossait qu'un trop rapide tableau du phénomène, ainsi que les articles respectifs de Kazuya Hashimoto sur le pèlerinage au mont Ontake (« Le culte des montagnes au Japon : l'exemple du pèlerinage au mont Ontake », *L'Ethnographie*, 85, 1981-2) et de Dennis Gira sur les pèlerinages de la religion shintô (« Les pèlerinages du shintô au Japon » in J. Chélini et H. Branthomme, *Histoire des pèlerinages non chrétiens*, Paris, Hachette, 1987).

L'ouvrage ici recensé comble donc une lacune, et mérite de retenir notre attention pour au moins deux raisons essentielles. La première est d'ordre méthodologique : véritable travail de terrain, cette étude se base sur des informa-

tions de première main (archives de particuliers et d'institutions privées, journaux de voyage de pèlerins, stèles commémoratives, registres de temples etc.) et éclaire d'une lumière neuve la réalité du pèlerinage au moment de l'âge d'or de ce dernier, c'est-à-dire, approximativement, pendant les ères Bunka et Bunsei (1804-1830), même si l'étude porte, au sens large, sur l'ensemble de la période d'Edo ; la seconde est d'ordre théorique : N.K. s'interroge et tente de répondre, par-delà le domaine des croyances et des pratiques religieuses, à la question de l'accueil et de l'hospitalité – coutume dite du *settai* – des pèlerins par les sociétés locales traversées. L'ambition est de « dévoiler l'envers social d'un pèlerinage religieux » autour de ce mode de sociabilité que l'auteur pressent comme la caractéristique principale de cette tradition pèlerine. Concrètement, ce qui est privilégié dans cette recherche, c'est l'analyse des rapports entre les pèlerins (*henro*) et la société de Shikoku.

Le pèlerinage de l'île de Shikoku, riche de ses quatre-vingt-huit lieux saints essaimés le long d'un parcours circulaire de plus de 1200 kilomètres, fut, à l'époque moderne, l'une des manifestations les plus remarquables d'un espace de liberté pour une population corsetée à l'intérieur d'une société traditionnelle fermée et d'un régime politique extrêmement policé. L'ouvrage est divisé en trois parties de taille inégale : la première traite des pèlerins (*henro*) – leur portrait, leur nombre – et des sociétés locales décrites (avec quelque insistance) comme formant une région périphérique et économiquement faible ; la deuxième, de l'accueil que les autorités et la population réservaient aux pèlerins avec, centrale, la forme spécifique du contact qu'est la pratique du *settai* définie comme un « acte charitable par lequel un individu ou une collectivité quelconque offre un bien ou un service à un voyageur (notamment un pèlerin) sans avoir été sollicité ». C'est la partie la plus détaillée et la plus riche du travail de l'A. qui fournit au lecteur de précieux renseignements quant aux règles législatives, locales et nationales, qui encadraient le pèlerinage (obligations et droits des *henro*, règlements, contrôles qui en découlaient). L'histoire, la géographie et l'évolution du *settai*, ainsi que ses fondements économiques sont présentés avec force tableaux qui permettent de mieux comprendre l'ampleur et les intérêts réciproques de cette forme particulière de don. La troisième partie, enfin, précise l'influence qu'eurent, en retour, les pèlerins sur la société locale, et tout spécialement leur poids économique ; poids sur lequel peu d'informations

sont disponibles. Si les pèlerins étaient coûteux, selon les propres termes de l'A., des profits économiques étaient également tirés de leur venue, par les autochtones tout d'abord, mais aussi par les établissements religieux (offrandes en argent et achats d'amulettes, entre autres).

Dans ses conclusions, N.K., s'interroge, en termes politiques et culturels, sur la place réelle et le rôle du pèlerinage de Shikoku dans le processus d'ouverture d'une société longtemps restée aux marges du pouvoir central. Quels liens, quelles solidarités nouvelles, quelle communauté culturelle auraient pu faire naître ou susciter les pèlerins, par leur présence répétée sur l'ensemble de ces quatre provinces ? La réponse donnée par l'A. est que l'essor de ce pèlerinage répondait à un besoin spécifique. Il permettait de s'affranchir, pour un temps, de contraintes sociales encore fortes à l'époque d'Edo, mais aussi, pour les pèlerins comme pour les autochtones d'obtenir des bénéfices spirituels non négligeables. Le choix de l'analyse sociologique, qui fait l'originalité de ce travail novateur, n'a peut-être pas, là, permis d'interroger plus avant, dans une perspective de sociologie religieuse, les notions fort complexes de don, d'échange, d'hospitalité et d'accueil qui comportent souvent, tout à la fois, une obligation morale et une attente de bénéfices dont le statut particulier des *henro* – *personnes pieuses qui cheminaient, selon la célèbre formule dôgyô ninin*, en compagnie du grand saint bouddhiste Kôbô Daishi – était porteur. Mais ceci serait l'objet d'un autre livre.

C'est un plaisir de souligner, pour terminer, le travail d'édition particulièrement soigné de cette étude qui fournit non seulement tableaux, graphiques, glossaire et liste des termes japonais, mais aussi les sources japonaises traduites et citées dans le corps de l'ouvrage.

Jean-Pierre Berthon.

120.24

LEGENDRE (Pierre).

Leçons VIII. Le crime du Caporal Lortie. Traité sur le Père. Paris, Fayard, 1989, Flammarion, 2000, 223 p. (coll. « Champs »).

Le crime du caporal Lortie est un ouvrage important. Tout en constituant le volume VIII des *Leçons*, qui consignent l'enseignement de P.L. à la Section des Sciences religieuses de l'EPHE, cet ouvrage n'était pourtant pas annoncé dans la liste des *Leçons* programmées en 1983, lors de la publication du premier volume des *Leçons*. Aussi occupe-t-il une place